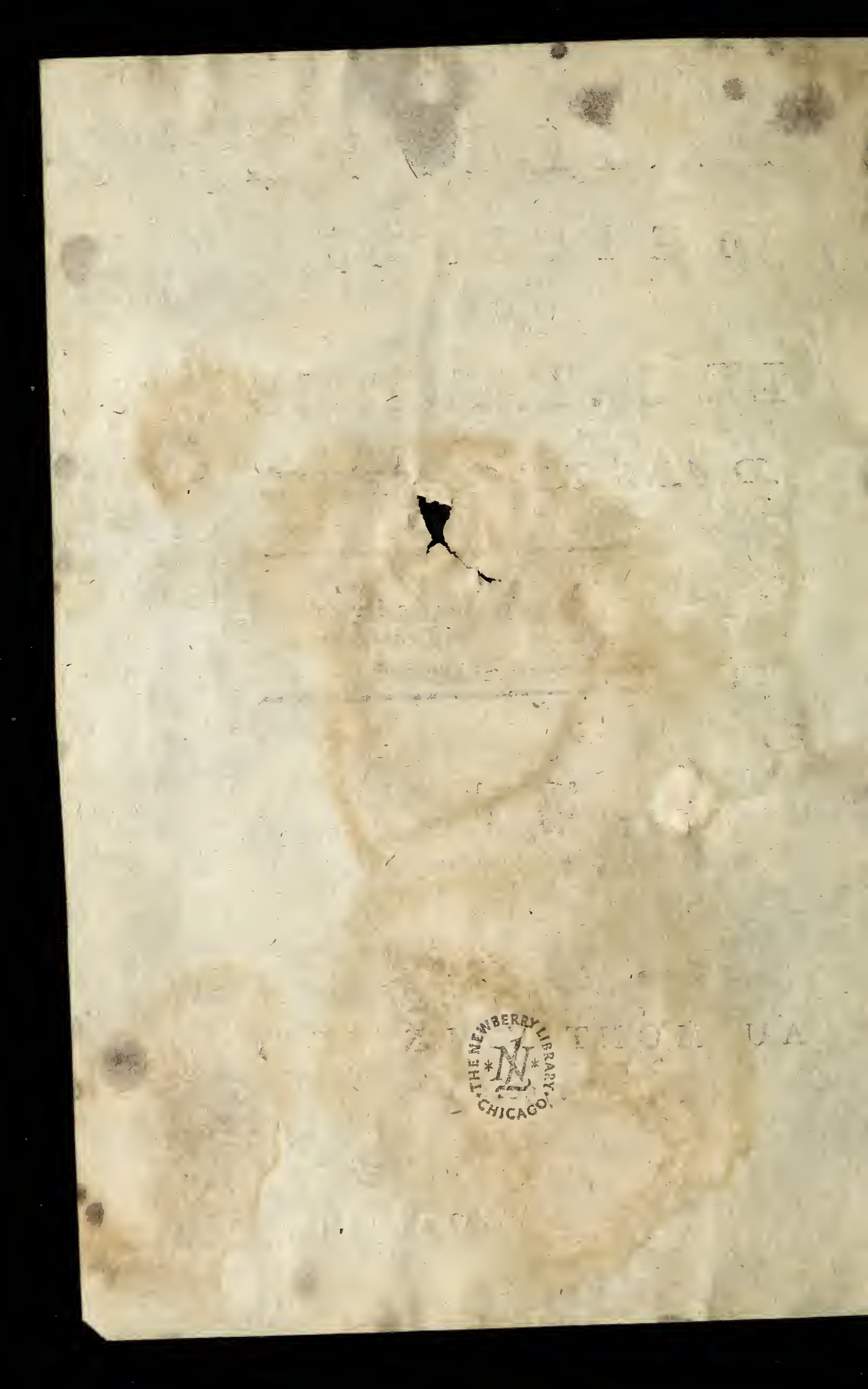
PHILIPPE
LE FUGITIF,
OU
LE Cte. D'ARTOIS
DANS LE DÉSERT.

La gémiſſante prière,
Aux pieds des ſacrés autels,
Sait mieux du Deſtin contraire
Ecarter les coups mortels.



AU MONT VALÉRIEN;

1790.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

PHILIPPE
LE FUGITIVE,
OU
LE C^TE. D'ARTOIS
DANS LE DÉSERT.

REMORDS, implacables remords, cessez de déchirer mon cœur ! . . . Assez long-temps il est livré au désespoir ! laissez-le respirer, rendez-le à l'espérance !

O mon frere, ô mon roi ! l'amour de ton peuple, l'effroi du crime, le protecteur de la vertu, prince de la paix, roi des cœurs, tu goûtes le bonheur !

& moi, errant, fugitif, je traîne de contrée en contrée les reſtes douloureux d'une criminelle vie !

Mortels, que le ſort a fait naître du ſang des dieux de la terre, orgueilleux potentats, deſpotes de l'univers, tyrans des humains, jettez les yeux ſur moi, & tremblez ! . . . .

A peine mes foibles mains jouoient innocemment avec les lys à l'ombre deſquels le deſtin plaça mon breceau, que la flatterie s'empara de mon enfance, & ne me quitta plus.

L'homme ſous la chaumiere expoſée aux injures du temps, eſt tyranniſé par des ſentimens pervers. Cependant il manque de tout. Et nous, au ſein de l'abondance, ne connoiſſant pas le plaiſir de deſirer, puiſque l'on nous prévient dans nos ſouhaits, comment ne ſerions-nous

pas ſujets aux foibleſſes, aux vices de l'humanité ?

Mes idées ne ſe ſuivent plus. Ces vérités ameres que l'infortune m'arrache, me replongent dans mes tourmens ; mes larmes inondent mon viſage déja décharné ; à chaque inſtant je crois que ma vie va s'écouler par mes yeux ; chaque minute ſemble me conduire au tombeau ; & la terre, de concert, paroît déja s'entrouvrir ſous mes pas chancelans.

Remords, implacables remords, ceſſez de déchirer mon cœur ! Aſſez longtemps il eſt livré au déſeſpoir ; laiſſez-le reſpirer, rendez-le à l'eſpérance !

L'eſpérance ! . . . hélas ! elle me fuit ; je lui tends les bras, elle me repouſſe ; pour avoir été impitoyable, elle m'eſt cruelle. Peuples que j'ai tyranniſés, vous

êtes-vous aſſez vengés ? êtes-vous ſatiſfaits ? Le frère de votre roi, d'un roi que vous adorez, *Philippe*, du faîte des grandeurs eſt tombé dans un abîme de miſeres.

O mon frere, ô mon roi, l'amour de ton peuple, l'effroi du crime, le protecteur de la vertu, prince de la paix, roi des cœurs, tu goûtes le bonheur ! & moi, errant, fugitif, je traîne de contrée en contrée les reſtes douloureux d'une criminelle vie !

Français, me verrez-vous toujours en proie aux noirs ſoucis ? Oh ! non ; votre cœur bon & généreux, me pardonnera ſans doute les forfaits que mon étourderie m'a fait commettre. Dieux ! . . . . mais que vois-je ? qu'entends-je ? . . . les voilà, ils me pourſuivent, ils vont me prendre, m'enchaîner, me traîner ſans pitié, & exercer ſur moi une juſte

fureur. Braves citoyens, arrêtez ; respectez le frere de votre roi! . . . Que dis-je ? . . . Ah ! si c'est Philippe que vous cherchez, le voilà, c'est moi ; frappez, prenez votre victime, je serai moins malheureux quand je n'existerai plus !

Mortels, que le sort a fait naître du sang des dieux de la terre, orgueilleux potentats, despotes de l'univers, tyrans des humains, jettez les yeux sur moi, & tremblez ! . . . . .

Ainsi parle Philippe. En proie à son désespoir, il porte çà & là ses yeux égarés. Accablé de fatigue, il s'enfonce dans une épaisse forêt. De nouveaux troubles s'emparent de son ame ; la feuille que le zéphir agite mollement, le ruisseau qui serpente sous l'herbe en faisant un doux murmure, sont pour lui de nouvelles alarmes.

Au milieu de la forêt est un antre sau-

vage. Son aſpect eſt plus propre à inſpirer la terreur qu'à inviter au repos le voyageur fatigué d'une longue courſe ; c'eſt la *caverne des ſoucis.*

Philippe apperçoit l'ouverture. A ſon aſpect, il recule d'effroi ; ſon ſang ſe glace, ſes membres ſe roidiſſent ; puis tout-à-coup revenu à lui-même, les yeux étincellans de colere, il s'y précipite : mourons, s'écrie-t-il, mourons, s'il le faut ; quand on a tout perdu, la mort ne peut être qu'un ſupplice agréable !

Il veut pénétrer dans l'antre ; mais une épaiſſe vapeur l'empêche d'aller plus avant, Accablé de fatigue il étend douloureuſement ſes membres déchirés par les épines, & ſanglans encore de leurs bleſſures. Morphée s'approche, & jettant ſur lui un regard de pitié, il verſe quelques pavots bienfaiſans ſur les paupieres brûlantes de l'infortuné Philippe.

Mais à peine ſont-elles cloſes, que les Soucis ſe précipitent en foule ſur le malheureux fugitif. Sa poitrine s'éleve & s'abaiſſe avec précipitation. Ses levres haletantes laiſſent échapper quelques mots confus. Les pleurs ruiſſellent ſur ſon viſage tantôt pâle tantôt animé, ſes yeux veulent s'entrouvrir & ſe referment ſoudain. Morphée, qui s'étoit écarté pour quelques inſtans, ſurvient, & ordonne aux Soucis de rentrer dans leur antre ténébreux.

Le dieu du ſommeil appelle les Songes légers, & leur commande de demeurer auprès de Philippe. Bientôt le prince eſt moins agité; il devient plus tranquille; il goûte enfin les douceurs du repos.

Semblable à une mer orageuſe, que l'on voit dans un inſtant élever ſes flots tumultueux juſqu'à la plus haute région des airs, en découvrant des abîmes ſans

fonds, & qui bientôt après, à l'aſpect de Neptune, ſe replie en ondes majeſtueuſes, & va baiſer les pieds de ſon ſouverain maître.

Remords implacables, ceſſez auſſi de déchirer le cœur de Philippe; livrez-le tout entier au ſonge que Morphée lui envoie!

Sur un char magnifique une déeſſe mene en triomphe une femme dont la taille noble & fiere inſpire le reſpect. Bientôt elle deſcend vers Philippe, & le touchant de ſon ſceptre de lys, elle lui parle ainſi :

» Philippe, ouvre les yeux, & contemple la France triomphante! Ses ennemis ne ſont plus, ou vont ceſſer d'être. Réponds-moi, prince infortuné, & plus malheureux que méchant! Veux-tu redevenir Français?

» La flatterie, le fléau des rois, la flatterie t'a perdu. Tu difois dans ton cœur exalté par l'orgueil : Ces peuples me font foumis, & nés pour me fervir. Tes dépenfes énormes, tes plaifirs illimités dans leur fougue, ont réduit ces peuples à la difette la plus cruelle. Réponds-moi, Philippe! tout un peuple devoit-il périr pour fatisfaire l'ambition fanguinaire de quelques tyrans? Tu fus témoin des premiers efforts que le malheureux Français fit pour ne point fuccomber. Le fort imprenable pour le Grand Condé, dont le nom eft prophané par un de fes defcendans, le fort n'a pu réfifter à l'intrépidité de quelques citoyens; tu l'as vu tomber, & fon anéantiffement a été le fignal de ta fuite. Ton frere, ton roi, trompé par les mêmes flatteurs qui cauferent ta perte, LOUIS crut voir autant de rébelles qu'il avoit de fujets foumis. Il faifit néanmoins le flambeau de la vérité; il fe trouva au

milieu de ſes enfans ; il penſoit que la paix régneroit déſormais avec lui ; de nouveaux troubles ont recommencé. La mort porte par-tout ſa faulx cruelle ; mais alors elle ne frappoit que lentement. Le pain, cet aliment néceſſaire, & le premier de tous, le pain manqua, & le royaume étoit enrichi d'une abondante moiſſon ! Te dirai-je que juſques dans ces vaſtes bâtimens, où mille chevaux attendoient l'ordre de tes caprices, on a trouvé de quoi ſuſtenter toute une ville révoltée par l'inanition ! Eſt-ce ton crime ou celui de quelque autre criminel ?

» Ceſſe, ceſſe, Philippe, de concevoir de noirs projets ! expie tes deſſeins malfaiteurs ! Ton roi dans ſa capitale jure de punir le crime ; mais la nation peut encore ſuſpendre les peines ? Philippe, ſois Français, & la France te pardonne ! »

Elle dit, & diſparoît.

Qu'entends-je ? s'écrie Philippe. Eſt-ce un ſonge, eſt-ce la réalité ? Mon cœur moins oppreſſé palpite plus doucement. O mon cœur ! te ſeroit-il permis de connoître l'eſpérance ?

Peuple généreux, peuple bon, humain, ſenſible ! ô toi, le meilleur de la terre, & le plus malheureux par les fautes de tes princes ! car, hélas ! je ne ſuis pas le ſeul criminel ; Français, vous me rappelez ! vous me rendez à ma patrie ! ma patrie me rendra-t-elle à moi-même ? Après tant de crimes pourrai-je être vertueux ? Venez, venez, remords, ſalutaires ! emparez-vous de mon ame, rendez-la pure & digne du pardon que l'on m'accorde.

O mon épouſe ! ô mes enfans, nous allons être rendus à la France ! Je vais jouir de ton bonheur, ô mon frere ! Mais de quel œil enviſageras-tu ton ſang

coupable ? Sois mon protecteur & mon juge ; défends-moi contre ta propre févérité ; je vole dans tes bras, dans ceux de ta nation. Puiffiez-vous tous croire que la fincérité de mon repentir égale l'énormité de mes fautes ? Puiffé-je, au prix de mon fang, vous faire oublier que j'avois ceffé d'être Français ! & vous, mortels, que le fort a fait naître comme moi du fang des dieux de la terre, princes & grands du monde, arbitre de l'univers, tyrans des humains, inftruits par mon exemple, ceffez d'être criminellement defpotes, ceffez de compter les hommes parmi les êtres inférieurs, apprenez à régner, ou tremblez !

OSEZ, téméraires Princes,
Ofez de vos bataillons
Arrachés de vos provinces
Couvrir encor les fillons.
Que votre Ligue animée
Leve une odieufe armée ;

Qu'elle dévaſte les champs ;
Que vos ſtériles montagnes,
Que vos ſauvages campagnes
Vous cédent tous leurs brigands ;
De ces troupes mercenaires
Vos courages ſont accrus ;
Vos Héros imaginaires
Cherchent encor des Varus.
Vous trouverez des Alcides,
Des légions intrépides,
D'inexorables vengeurs :
Vos ennemis magnanimes
Aſſez long-tems de vos crimes
Ont ſupporté les horreurs.
Mais la raiſon, la juſtice
Sont leurs ſacrés étendards :
L'ambition, le caprice
Ne guident point leur Mars.

Philippe de la vaine idée,
Dont ſa Sœur eſt obſédée,
Ceſſe enfin de s'enivrer.
Ennemis de cet empire,
Frémiſſez : Louis reſpire ;
Vous n'allez plus reſpirer !